

## Echos de festival

## Festival de Cannes

13 au 24 mai 2015

Ingrid Bergman (1915-1982) en tête d'affiche de la 68<sup>e</sup> éditionSommaire:

## Page 2

***Dheepan – L'Homme qui n'aimait plus la Guerre***, Jacques Audiard (CGS)

## Page 3

***La Loi du Marché***, Stéphane Brizé (SDS)

## Page 4

***Youth***, Paolo Sorrentino (CGS)

## Page 5

***The Lobster***, Yorgos Lanthimos (CGS)

## Page 6

***La Tête Haute***, Emmanuelle Bercot (SDS)

## Page 7

***Mia Madre***, Nanni Moretti (CGS)

## Page 8

***Sicario***, Denis Villeneuve (CGS)

## Prologue

Depuis 2005, lorsque revient le joli mois de mai, c'est pour nous l'effervescence pré-Festival de Cannes ! Avec la perspective de découvrir quelques-uns des meilleurs films de l'année et de pouvoir, pendant douze jours, apercevoir des stars et se mêler aux quelque 40'000 professionnels du film qui hantent les salles de projection de la Croisette ! Et, si l'on a du piston, se faufiler dans l'une ou l'autre des mille et une *parties* exclusives qui se déroulent dans les hôtels et yachts de Cannes...

Mais il y a un bémol : certaines accréditations donnent accès à toutes les projections, **s'il y a encore de la place, à la dernière minute**, après que tous les professionnels des médias à large audience/ lectorat (et ils sont légion) sont entrés. Les autres forment une horde de suricates – dont nous sommes - qui vient à la première heure former une longue file d'attente, et trop souvent, au bout de 60 à 120 minutes, se heurte à porte close, parce que la salle est pleine.

Alors, les chevilles enflées, la mine déconfite, il ne leur reste plus qu'à se remettre en file pour une autre éventuelle projection. L'an dernier, au bilan final, il semble que nous ayons passé plus d'heures dans les files d'attente que dans les salles. Alors, cette année, pas de Cannes pour la rédactrice soussignée (SDS).

C'est Christian Georges (CGS), responsable du site e-media et envoyé spécial à Cannes de sept quotidiens romands qui vous livre ci-après 12 recensions écrites « à chaud » sur la Croisette. A celles-ci sont mêlées six recensions de la soussignée qui a pu voir en mai quelques films « cannois » à Lausanne. Les films achetés par des distributeurs suisses sont signalés. Ceux de la Quinzaine des Réalisateurs sont montrés entre le 3 et le 9 juin 2015 aux Cinémas du Grütli à Genève.

Pour en savoir encore plus sur Cannes, je vous recommande les commentaires et interviews des jeunes collaborateurs des sites [www.lebillet.ch](http://www.lebillet.ch) et [www.clap.ch](http://www.clap.ch).

Contenu (suite) :

Page 9

*Il racconto dei Racconti (Tale of Tales)*, Matteo Garrone (CGS)  
*Saul Fia - Le Fils de Saul*, Laszlo Nemes (CGS)

Page 10

*L'Ombre des Femmes*, Philippe Garrel (SDS)

Page 11

*Trois Souvenirs de ma Jeunesse*, Arnaud Desplechin (SDS)  
*Mad Max, Fury Road*, George Miller (CGS)

Page 12

*Mad Max, Fury Road*, George Miller (SDS)

Page 13

*Les Elues*, David Pablos (CGS)  
*As Mil e Uma Noites - Les Mille et Une Nuits*, Miguel Gomes (CGS)

Page 14

*La Vanité*, Lionel Baier (CGS)  
*A Tale of Love and Darkness - Une Histoire d'Amour et de Ténèbres*, Natalie Portman (CGS)

Pages 15 et 16

Le mot de la fin



Claudine Vinasithamby et Jenuthasan Antonyhasan dans *Dheepan*

## 22 films qui ont marqué la cuvée 2015 :

Conformément à la (presque) tradition, les films vus vont être notés selon un barème censé donner aux lecteurs une petite idée de leur potentiel pédagogique, si potentiel il y a. Voici la dernière version du barème :

\* Thématique difficilement intégrable dans le cadre pédagogique, ou forme peu propice à capter l'attention d'un jeune public.

\*\* Thématique intéressante pouvant intéresser un jeune public, pas forcément rattachable à une discipline du PER, mise en scène bien maîtrisée, rigueur et clarté du propos.

\*\*\* Très bonne adéquation entre le fond (thématiques actuelles, universelles) et la forme (mise en scène fluide, dialogues et langage visuel limpides, montage efficace, personnages étoffés). Film exploitable dans plusieurs disciplines du PER.

***Dheepan - L'Homme qui n'aimait plus la guerre***, Jacques Audiard, (Compétition), France 2015, 1h40, **PALME D'OR 2015** – Distribué en Suisse par Filmcoopi, sortie le 26 août 2015 (CGS \*\*\*)

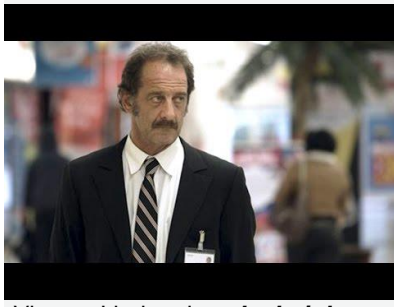
***Dheepan - L'homme qui n'aimait plus la guerre*** ne sera pas le film fétiche de Manuel Valls. Qu'aurait dit le Premier ministre s'il l'avait vu à Cannes ? Le regard noir, il aurait peut-être lancé un cassant : « *La France, ça n'est pas Jacques Audiard. Ce ne sont pas les zones de non-droit, l'absence de perspectives, la peur* ». Toutes choses qui mettent du poil à gratter dans ce nouveau long-métrage du réalisateur d'« *Un Prophète* » (Grand prix à Cannes en 2009)...

Dans la débâcle qui s'annonce pour eux, un rebelle des Tigres de

libération de l'Eelam tamoul quitte le Sri Lanka en catastrophe. Il embarque avec de faux papiers une femme qui n'est pas la sienne et une fille qui n'a rien à voir avec eux. Ils mentent comme des arracheurs de dents à l'audition en France. Sous le pacte du secret et d'une solidarité de circonstance, ils s'inventent une famille et entament une nouvelle vie. Dheepan devient gardien d'immeuble dans un quartier tenu par les dealers. Il fait profil bas, attend que les guetteurs quittent les cages d'escaliers pour balayer, réparer les néons et ampoules cassés. Sa femme trie le courrier des résidents, qu'il n'est plus possible de mettre dans des boîtes « *du fait des dégradations* ». Elle devient aide à domicile d'un Arabe mutique, oncle d'un petit caïd qui sort de prison.

Le film d'Audiard reprend le principe des « *Lettres persanes* » de Montesquieu. La société française est abordée via le regard d'Oriental qui n'en maîtrise ni la langue ni les codes culturels. Parlé tamoul pour l'essentiel, le film est à fois crédible et puissamment incarné : son interprète principal (Anthonyhasan Jenuthasan) a suivi une trajectoire identique à celle du personnage du film. Enrôlé à 16 ans chez les Tigres, il a plus tard multiplié les petits boulots en France, avant de témoigner de son vécu dans des livres.

Dans *Dheepan*, l'Ecole de la République semble être le dernier endroit où l'on affirme encore la primauté de la règle et de la culture. Fragile rempart dans cet univers où la jeunesse se contente d'un « *taf de merde* », faute de pouvoir prétendre à un vrai emploi. Et si la guerre civile fait irruption, ce n'est pas dans les cauchemars du trio de déracinés. Mais bien dans cette cité où aucun gyrophare de police n'apparaît dans le cadre. A force de mimer les usages locaux sans toujours les comprendre, l'ancien rebelle retrouvera aussi des réflexes de survie inspirés de son



Vincent Lindon dans **La Loi du marché** de Stéphane Brizé

expérience de combattant, dans la poudre et le sang. Ascenseur en panne, débrouille à tous les étages : « Le Pré » qui donne son nom au quartier est tout sauf fleuri... *« Le film ne parle pas DE la France. Ce sont DES regards sur la France, pris dans une subjectivité »,* commentait Jacques Audiard à chaud. *« Mais la cité où l'on a tourné, c'est aussi la France. C'est quelque chose qu'il faut voir ».*

L'épilogue du film se déroule au printemps, hors de France. Sur l'herbe, la diaspora tamoule pique-nique et cajole les petits derniers. *« Je me garde bien de faire par là un comparatif d'intégration selon les pays ! »* se défend le cinéaste. *« La femme de mon film exprime depuis le début son intention de rejoindre un autre pays que la France. Elle ne fait que réaliser ce désir... »*

Pas sûr que Valls ait envie de voir **Dheepan** pour autant... (CGS)

**La Loi du Marché**, Stéphane Brizé, (Compétition), France 2015, 1h33, - **PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE à VINCENT LINDON, MENTION SPÉCIALE DU JURY OECUMENIQUE**, Distribué en Suisse par Xenix Films, sorti le 27 mai 2015 (SDS \*\*\*). [Fiche pédagogique e-media](#).

Thierry a travaillé toute sa vie dans une entreprise jusqu'à ce que celle-ci ferme et délocalise sa fabrication dans un pays où la main-d'œuvre est moins chère. Thierry touche 500 € de chômage, a un fils handicapé à charge, ne peut obtenir de prêt bancaire, peine à payer ses charges. On le voit subir les épreuves de l'humiliation sociale qui sont le lot de tous les chômeurs. À 51 ans, après 18 mois de chômage, et une formation de grutier (offerte par le chômage) qui s'avère incompatible avec les exigences de cette profession, Thierry retrouve enfin du travail :

surveillant dans une grande surface. Ce travail d'espion-mouchard le met bientôt face à un dilemme moral. Pour payer ses factures, peut-il accepter un travail dont un des buts avoués est de prendre en faute le personnel, parce qu'il n'y a pas assez de départs en pré-retraite ? Peut-il être complice d'un tel système ? Le film s'ouvre sur un interminable dialogue de sourds entre un fonctionnaire d'un service de réinsertion professionnelle et Thierry, qui veut travailler et n'encaisse que des rebuffades. Ils se séparent mécontents. Thierry ronge son frein en prenant soin de l'appartement, en répondant à des entretiens d'emploi décourageants sur Skype, en aidant à la cuisine et se défoulant dans des cours de danse avec son épouse. Brizé a dit vouloir observer *« la brutalité des mécanismes et des échanges qui régissent notre monde en confrontant l'humanité d'un individu en situation de précarité à la violence de notre société. »* Brizé ajoute encore : *"Thierry est la conséquence mécanique de l'enrichissement de quelques actionnaires invisibles. Il est un visage sur les chiffres du chômage que l'on entend tous les jours aux informations. C'est parfois juste une brève de deux lignes mais cela cache des drames absolus. Il ne s'agit pas par contre de s'égarer dans le misérabilisme. Thierry est un homme normal dans une situation brutale ».* Le film nous présente avec lucidité et sans complaisance les iniquités d'un système économique qui broie les individus pour que les rouages ne se grippent pas. Difficile de garder son équilibre, et sa dignité, quand tout tend à vous diminuer. La carrière de surveillant-mouchard se déroule en quatre actes : quatre interrogatoires de personnes soupçonnées de malversations. Deux cas de vol à l'étalage : un jeune homme (pour un chargeur de mobile), un vieil homme (pour deux barquettes de





Michael Caine et Harvey Keitel dans *Youth*, de Paolo Sorrentino

viande). Et deux délits qui entraînent le licenciement d'employées : l'une a récupéré des tickets de réduction, l'autre ajouté les points de fidélité de clients à sa propre carte de fidélité ! Le couperet tombe, personne ne se soucie des circonstances personnelles des individus dans une entreprise axée sur le rendement et le dégraissage ! Filmé en cinémascope, *La loi du Marché* est un drame qui vous prend aux tripes. Le réalisateur n'a jamais recours aux maniérismes, aux angles de caméra intrusifs et inhabituels pour filmer des êtres qui se débattent dans une société qui veut les dévorer. À relever : la plupart des interprètes sont des comédiens non professionnels, qui occupent dans la vie la profession qu'ils exercent dans le film. Confronté à ces gens criants de vérité, Vincent Lindon dans le rôle de Matthieu n'en est que meilleur. D'ailleurs la caméra ne cesse de s'arrêter sur lui, en plan moyen, de face ou profil, encaissant les coups du sort. (SDS)

**Youth**, Paolo Sorrentino, (Compétition), Italie, France, Suisse, Royaume-Uni 2015, 1h47 – Distribué en Suisse par Praesens, sortie le 23 septembre 2015 (CGS \*)

**Aux Grisons, le déclin en pente douce** - Paolo Sorrentino est très en avance sur son âge. A moins de 45 ans, le réalisateur italien se projette déjà en quasi octogénaire. Comme les personnages de son film *Youth*. Co-produit par la Suisse et tourné dans les Grisons, il a reçu un accueil contrasté en compétition à Cannes. Admiration ravie de la majorité, dont les applaudissements nourris n'ont pas couvert totalement quelques sifflats tout aussi fervents.

Fred (Michael Caine) est un compositeur britannique. Retiré des pupitres, apathique mais moyennement déprimé, il prend les eaux dans un palace propice à la dé-

tente. Mais malgré le printemps radieux et l'Alpe toute proche, il se demande si un séjour dans un tel centre de « remise en forme » s'apparente à une récompense ou à une punition. Les massages prodigués n'offrent qu'un soulagement momentané. Les spectacles du soir offerts aux pensionnaires lui semblent pathétiques (« *Il ne manque qu'un mime !* »). Et un insistant envoyé de Buckingham s'acharne à obtenir que le musicien vienne jouer ses « Chansons simples » devant la Reine, ce qu'il décline pour « raisons personnelles ».

Ce qui rend le séjour supportable à Fred est la présence à l'hôtel de son ami de toujours, le cinéaste Mick (Harvey Keitel). Entouré de jeunes collaborateurs, cet Américain travaille à l'écriture de son prochain film, peut-être son testament artistique : il devrait s'appeler « Le dernier jour de la vie ». Les deux artistes ont tout loisir d'évoquer des figures du passé. Comme cette Gilda Black que Fred n'a pas mise dans son lit, quand bien même il aurait donné 20 ans de sa vie en échange. Gravitent aussi dans les parages une Miss Univers, un moine bouddhiste dont on dit qu'il lévite, la fille du musicien qui vient d'être quittée, un acteur californien en passe de jouer le rôle de Hitler, pour échapper à la malédiction d'être uniquement connu comme le robot Mister Q. Et aussi Maradona, obèse mais maintenu en vie par la magie intacte de son pied gauche.

Sorrentino partage avec l'écrivain Michel Houellebecq une fascination pour le déclin, le délitement des corps et les ennuis de prostate. Comme lui, il semble se délecter de l'arrivée de l'heure du loup et du bilan désolé d'une vie. Malgré sa noirceur et ses effets calculés, *Youth* est quand même un film où l'on rit beaucoup. Un film hanté par le souvenir de *Huit et demi*. Sorrentino n'en finira jamais de payer sa dette envers



Léa Seydoux, dans *The Lobster* de Yorgos Lanthimos

Fellini. Il a hérité du Maestro un certain goût pour le grotesque, la caricature, la bouffonnerie étirée sur l'écran large comme sur une scène d'opéra. Les scènes oniriques du film sont mémorables : les ambitions minuscules de la jeunesse friquée s'affichent dans la vulgarité hilarante d'un clip vidéo ; des femmes de cinéma éclosent comme des fleurs dans la lumière de midi d'un pâturage ; un vieillard manque d'être englouti dans les eaux noires d'une Venise nocturne après avoir été frôlé par un top model...

**Youth** pointe l'ingratitude des enfants : ils reprocheront toujours leurs manquements aux adultes, sans garder le souvenir des gestes et de la tendresse qui les a portés. Dans un film magnifiquement interprété mais assez peu porté sur la contemplation de la beauté inopinée, il faut souligner que les vaches des Grisons sont très très bien : elles offrent à Fred l'occasion de diriger avec elles une version inédite de l'oeuvre de sa vie. Des « Chansons simples » tout en sonnailles et crissements d'insectes, bien plus touchantes que la version symphonique servie à la Reine. (CGS)

**The Lobster**, Yorgos Lanthimos, (Compétition internationale), Irlande, Royaume-Uni, Grèce, France, Pays-Bas 2015, 1h58 (CGS \*\*)

**Homard à moustache, cherche femelle** - En figurant des mondes imaginaires qui font écho au nôtre, le cinéma prend parfois une tonalité fantastique. L'étrangeté atteint des sommets quand un cinéaste y parvient sans aucun effet spécial. C'était le cas à Cannes avec la projection, en compétition, de *The Lobster*, du Grec Yorgos Lanthimos. Pour laisser au futur spectateur tout le plaisir de la découverte, il convient de procéder comme les soubrettes de l'hôtel du film avec les pensionnaires : susciter le désir

sans aller jusqu'au « happy ending ». Essayons.

Toi lecteur, si tu étais un personnage de *The Lobster*, tu aurais intérêt à être casé. Célibataire, veuf ou séparé, on te ferait gentiment suivre un programme de réhabilitation. Comme à Colin Farrell. Hôtel en Irlande, bord de mer. Préférence sexuelle à décliner à l'arrivée. Objectif : te trouver un partenaire en 45 jours. Faute de quoi, pauvre lecteur, tu serais transformé en animal de ton choix et relâché dans la nature. Colin Farrell a choisi le homard. Tu n'as jamais songé à l'animal que tu voudrais être ? Tu as tort. Les gens ne songent pas aux choses importantes et manquent d'imagination. C'est pourquoi le monde est rempli de chiens.

Tu as déjà un chien ? C'est peut-être ton frère ou ta sœur. Tu as peur du loup ? Mais la louve est peut-être ta mère. Tu danses comme un pied ? On t'apprendra. Tu détestes le pain grillé ? Prends garde : le personnel de ton hôtel serait capable d'utiliser le grille-pain du matin pour te punir de tes égarements de la nuit. Tu n'aimes pas la chasse ? Il faudra que tu y prennes goût avec le fusil à fléchettes hypodermiques de ta chambre. Si tu fais des cartons sur les farouches Solitaires tapis dans la forêt, tu obtiendras de jours de bonus à l'hôtel. Mais n'exagère pas quand même ! Si tu accumules trop de jours de bonus, ta réputation de sans-cœur sera faite...

Tu n'aimes pas les enfants ? Plus besoin de le cacher. Tu n'as pas la même caractéristique que ton ou ta possible partenaire ? Si-mule. Tu déprimes de ne pas trouver l'âme sœur alors que le compte-à-rebours s'égrène ? Les fenêtres de l'hôtel ne sont pas verrouillées. Tu ne sais pas quoi faire de ta dernière soirée d'être humain ? La direction te suggérera une activité qu'aucun animal ne pourrait pratiquer.



Rod Paradot et Benoît Magimel dans **La Tête Haute**



Catherine Deneuve en juge pour mineurs, dans **La Tête Haute**

Tu te demanderas dans quel monde tu vis. Tu ne seras pas le premier. Tu te souviendras peut-être que tout ce cinéma est le produit du cerveau tordu d'un Grec. Les Grecs sont des êtres humains, pas des animaux. Les Grecs sont bien placés pour savoir l'on peut imposer des tas de règles arbitraires à des gens avant qu'ils ne se révoltent. Bien placés pour savoir ce qu'il en coûte d'être accouplés de force à des partenaires peu engageants. Il arrive un jour où les Grecs oublient la tragédie qu'ils ont inventée pour s'essayer à la comédie. Pour rappeler que partout, toujours, on a réprimé tes pulsions sexuelles avec la même férocité qu'on a domestiqué les finances publiques de ton pays. Et en sortant de **The Lobster**, tu n'auras plus envie de te taper un homard. (CGS)

**La Tête Haute**, Emmanuelle Bercot (Film d'ouverture), France 2015, 1h59 – Distribué en Suisse par JMH, sortie le 13 mai 2015 (SDS \*\*\*) [Fiche pédagogique e-media](#).

Malony (Rod Paradot) est l'enfant d'un environnement familial monoparental et dysfonctionnel : une mère qui l'aime, certes, mais n'en est pas moins infantile, absente et irresponsable. Le gamin, livré à lui-même la plupart du temps, va « mal tourner » dès son plus jeune âge. Le film suit son parcours chaotique, de six ans à 17 ans, et s'intéresse à toutes les rencontres qui vont modeler sa personnalité : la juge pour enfants (Catherine Deneuve), un éducateur (Benoît Magimel), les centres de réinsertion, la prison pour mineurs, son premier amour. Malony est une véritable bombe à retardement : il est asocial, frustré, révolté et ses explosions de rage sont délétères. Son parcours est à l'image de celui de Sisyphe : il commet des bêtises de plus en plus graves, se retrouve devant le juge, puis dans des institutions

dont les grilles sont toujours plus hautes, il essaie de se racheter une conduite, mais il dérape, explose, et la ronde recommence. Il y a une tendance à l'auto-destruction en lui, jamais il ne mesure les conséquences de ses actes, il est juste aveuglé par la rage. L'empathie et l'inquiétude pour ces rebelles, le spectateur lambda les ressent au début du film, lorsque le petit Malony, enlevé à sa mère à l'âge de six ans, va être placé. Dans cette première scène du film, on entend les voix des adultes, mais on ne voit que le regard du petit garçon qui lève les yeux vers ceux qui décident de son sort. Par la suite (dix ans plus tard), Malony est une sorte de loup solitaire. Il a un casier, des piercings, une attitude butée et hostile, il vole et frappe quand il en a envie. Les inévitables punitions, son allergie à toute forme d'autorité, son incapacité à se réformer, ses éternelles rechutes font fondre notre capital de sympathie. Emmanuelle Bercot capte admonestations, attentes, sentences, frustrations, explosions de colère, incompréhension entre les parties en présence, deux mondes face à face : cette juge qui leur (nous) balance force acronymes et parle un langage châtié pas toujours accessible à ses clients, cette étrangère qui peut séparer ses enfants d'une mère indigne. Pendant deux heures, on assiste aux rechutes de Malony. Aucune des décisions de la justice ne réussit à le remettre dans le « droit chemin ». Tout ça pour rien ? Emmanuelle Bercot rend ici hommage à tout un système social qui essaie contre vents et marées de socialiser les voyous, avec bonheur : on les admire (en se disant tout bas qu'on ne voudrait pas être à leur place). Persévérants, patients, la juge du tribunal des mineurs, les avocats d'office, les éducateurs (qui sont le plus souvent d'anciens cas « difficiles ») ne baissent pas les bras, persévèrent, luttent. Le scénario est crédible et les acteurs excellents. Surtout Rod Pa-





radot dont les accès tantôt de fureur, tantôt de désespoir, nous prennent aux tripes. J'ai bien aimé le recours répété au Trio, Opus 100 de Schubert, à chaque étape importante: on entend cette musique aux sonorités sombres qui, pour moi, est surtout liée au souvenir de **Barry Lyndon** (Stanley Kubrick, 1975). (SDS)

**Mia Madre**, Nanni Moretti, (Compétition internationale), Italie 2015, 1h42 – Distribué en Suisse par Frenetic, sortie le 23 décembre 2015 (CGS \*\*\*)

Nanni Moretti entrerait-il dans le club fermé des cinéastes qui ont remporté deux Palmes d'or? Quatorze ans après le triomphe de **La Chambre du fils**, cela paraissait de l'ordre du possible au vu du magnifique **Mia Madre**. Le premier film portait sur la difficulté de faire le deuil d'un proche quand il surgit à l'improviste. Le second traite de la nécessité de s'y préparer quand il se profile.

Que faut-il admirer le plus dans ce nouveau film du réalisateur de « Journal intime »? Cette élégance à se mettre en retrait pour faire d'une réalisatrice le personnage principal (Margherita Buy, parfaite)? Cette pudeur à mettre en scène des préoccupations personnelles? Cette générosité à accorder une égale importance aux diverses générations (la grand-mère, la fille et le fils, la petite-fille)? Cette capacité à étonner et à rire de la machinerie du cinéma, qu'il faut bien continuer de faire tourner même quand on n'a plus la tête à ça?

Si Margherita n'a plus trop la tête à son film, c'est qu'elle vient de se séparer de son compagnon. Sa mère se remet difficilement d'une pneumonie. Et son frère (Nanni Moretti) la trouve coincée dans ses schémas mentaux (« *Essaie d'en casser au moins un sur 200! Au moins un!* »). Pour ne rien arranger, le comédien américain

de son film (John Turturro) paraît plus intéressé à aller picoler dans Rome qu'à apprendre son texte. Ce simple ressort comique est déjà irrésistible. Mais Moretti parvient à en faire le symptôme d'une faille secrète, qui humanise le clown et ses manières d'histrion. Surtout ne jamais contredire un comédien qui affirme avoir tourné avec Kubrick!...

« *Ceux qui ne se battent pas ont déjà perdu!* » proclame un calicot sur le tournage du film de Margherita. Elle met en scène des ouvriers qui se battent pour leurs emplois. Il n'échappera à personne que la restructuration qu'ils combattent frappe l'imprimerie d'un journal... Qu'est-ce qui se perd? Qu'est-ce qui se transmet? **Mia Madre** pose la question de l'héritage (des luttes anciennes qui ont forgé comme la conscience politique de Moretti; du latin que la grand-mère mourante aide à faire comprendre à sa petite-fille). C'est aussi un film qui s'attendrit de notre obsession du contrôle quand les choses nous échappent. Chemin d'humilité: reconnaître, avec gratitude, que ce sont les autres qui nous guérissent de certains aveuglements. Même quand on occupe la place maîtresse du cinéaste censé tout savoir. « *Le réalisateur est un con à qui vous permettez tout!* » reproche Margherita à son équipe.

« *L'idée de ce film m'est venue après le décès de ma propre mère, survenu lors du montage de **Habemus Papam...*** », confiait le cinéaste à l'heure de l'entretien. « *Je tenais à ce que le film que tourne Margherita soit bardé de certitudes alors qu'elle est en pleine incertitude. Elle essaie de se rassurer en mettant en scène un projet bien structuré alors que dans sa vie, elle ne fait qu'éprouver le fait de se sentir inadéquate, maladroite, à côté de la plaque. Moi aussi, à sa place, j'ai souffert de ne pas me sentir à la hauteur* ».



Benicio del Toro dans **Sicario** de Denis Villeneuve

Moretti s'est entouré de trois femmes pour développer le sujet. « *Je n'aime plus écrire seul. De cette manière cela devient une aventure humaine, pas seulement professionnelle. Si ce film a contribué à mon propre processus de deuil ? Non. Je ne crois pas que les films peuvent être une thérapie pour les cinéastes ou les acteurs. Peut-être pour certains spectateurs...* » (CGS)

**Sicario**, Denis Villeneuve, (Compétition internationale), Etats-Unis 2015, 2h01 – Distribué en Suisse par Impuls, sortie le 7 octobre 2015 (CGS \*)

Le Grand auditorium Lumière affichait complet avant 8h30 mardi 19 mai, pour la projection de presse de **Sicario**. Normal pour l'un des films les plus attendus de la compétition cannoise. Curiosité attisée autant par son sujet explosif (la lutte contre les cartels de la drogue mexicains) que par la trajectoire atypique de son réalisateur, Denis Villeneuve. Ce Québécois a été révélé dans les sections parallèles du Festival de Cannes (**Cosmos, Polytechnique**). Il a manqué de peu un Oscar pour l'impressionnant **Incendies**. Il a ensuite dirigé Jack Gyllenhaal dans deux productions américaines (**Enemy** et **Prisoners**). Et c'est lui qui devrait mettre en scène une suite du cultissime **Blade Runner**, avec Harrison Ford et Ryan Gosling en têtes d'affiche.

« Jusqu'où doit-on aller pour éradiquer les cartels ? Peut-on y parvenir sans devenir comme eux ? » A partir de ces questions, Denis Villeneuve tente de se colleter avec la réalité du terrain. Un des réussites de ce thriller réside dans sa manière d'investir l'espace géographique de cette guerre qui ridiculise la notion de frontière. Les « sicarios » isolent les murs de leurs planques en Arizona avec les cadavres de gêneurs asphyxiés au sac plas-

tique. Les forces spéciales américaines mènent des opérations en territoire mexicain en fonçant sur la file prioritaire à la douane. Embarqué dans des convois lourdement armés, le spectateur découvre ces pratiques par le regard de Kate (Emily Blunt), une agente du FBI intégrée dans l'équipe d'un dur à cuire (Josh Brolin) et d'un énigmatique agent d'origine colombienne (Benicio del Toro).

Le film semble participer lui-même de cette guerre de la mise en scène entre narcotraffiquantes et forces de l'ordre. Pour impressionner l'adversaire, les uns suspendent des cadavres mutilés sous les ponts. Les autres font rugir dans les rues une armada dotée du dernier cri technologique (caméras thermiques, GPS et lunettes de vision nocturne). La sophistication de cet arsenal moderne s'accommode de méthodes d'interrogatoire héritées du haut Moyen-Âge. Elle offre aussi une occasion de recyclage aux vétérans d'Afghanistan et d'Irak, pas mécontents de se faire promettre de temps à autre « *un 4 juillet sous stéroïdes* ».

Denis Villeneuve règle les scènes d'action avec brio. Il fait de **Sicario** un thriller qui bascule sans cesse entre dissimulation et exhibition (de force, de savoir-faire). D'abord donner à voir ce qui se cache, dans les planques, dans les unités secrètes surdotées, dans les tunnels d'approvisionnement obscurs. Puis au final, jeter un voile de légalité sur ce qui n'est plus qu'un champ de bataille où chacun invente ses propres règles. Jamais pourtant ne sont questionnées les politiques qui ont conduit à cette militarisation de la lutte contre le narco-trafic. Une dérive qui, par les débouchés économiques qu'elle ouvre, risque bien de s'éterniser... (CGS)

**Valley of Love**, Guillaume Nicloux, (Compétition), France





Isabelle Huppert et Gérard Depardieu dans **Valley of Love**



Ryan O'Neal, qui devait jouer le rôle du père dans **Valley of Love**



2015, 1h33 - Distribué en Suisse par Frenetic, sortie le 17 juin 2015 (SDS \*\*)

Isabelle et Gérard se retrouvent dans un motel, à l'entrée de la Vallée de la Mort, en Californie. Ils ne se sont pas revus depuis 30 ans. Ils ont été « convoqués » par une lettre de leur fils Michael (qui s'est suicidé six mois plus tôt) et invités à attendre durant une semaine en novembre, chaque jour en un lieu et à une heure précis. Il leur promet qu'il sera là, physiquement. Malgré l'absurdité de la proposition, chacun de son côté a répondu à l'invitation. Ils s'étaient séparés quand Michael avait sept ans. Son père l'avait peu après envoyé en pension et dix ans plus tard, l'adolescent fuguait. Michael est ainsi sorti de la vie de ses deux parents depuis longtemps. Isabelle a refait sa vie, elle a des enfants avec Chris, dont elle va bientôt divorcer. De Gérard, on apprend qu'il a un cancer de la vessie. S'il est venu, c'est pour accomplir la dernière volonté d'un mort, alors qu'Isabelle espère comprendre, voire revoir Michael. Par moments, l'intérêt du film tient à la réunion de ces deux êtres, deux acteurs qui ont perdu un fils (on ne peut s'empêcher de penser à Guillaume Depardieu), à leurs échanges complices, parfois malicieux, plus généralement amers et tristes. On est témoin de leurs disputes, de leur rapprochement progressif à l'évocation du passé, de leurs erreurs et de leur culpabilité (« *bien sûr qu'on est coupables, puisqu'on l'a mis au monde* », affirme Gérard). On se surprend à attendre, comme eux, une apparition. Episodes fantastiques et réalité quotidienne se mêlent de façon troublante, pas toujours convaincante : des mains s'agrippent aux chevilles d'Isabelle dans la nuit. Une voix appelle Gérard du fond du Mosaic Canyon et des mains lui touchent les mains... Le cadre magnifique et amplement montré de la Vallée de la mort est censé renforcer la touche fantastique. La Vallée de

la Mort devient la Vallée de l'Amour, leur amour pour le disparu.

Le film s'ouvre sur un (trop) long travelling d'Isabelle, vue de dos, marchant vers sa chambre d'hôtel. Rebelote avec lui, tantôt son dos, tantôt ses pectoraux adipeux et pendants... Elle est anguleuse et agitée, il est placide et désabusé, un duo (dyslexique) à la Dubout qui ne nous fait pas rire. Cette antinomie physique, Nicloux la voulait : le rôle tenu par Depardieu avait été offert à Ryan O'Neal, le héros romantique de **Love Story** (Arthur Hiller, 1970), qui lui aussi a enflé au cours des décennies... Un tandem inégal, inéluctablement lié et déchiré par la mort d'un fils. Les deux parents ne forment pas un couple, ils font juste un pèlerinage ensemble qui ne leur offre ni guérison ni rédemption. Chaque jour ressemble au précédent, les questions se répètent dans la chaleur étouffante, et leur quête est sans fin. (SDS)

**Il racconto dei Racconti (Tale of Tales)**, Matteo Garrone, (Compétition), Italie 2015, 2h05 – (CGS \*)

On l'ignorait, mais l'Italien Matteo Garrone partage avec George Miller un goût pour la monstruosité. Tourné en anglais et montré en compétition, **Tale of Tales** nous plonge dans l'inquiétant univers des contes recueillis et mis en forme au XVIIe siècle par Giambattista Basile. Dans trois royaumes voisins, les souverains s'adonnent à leurs passions, parfois surprenantes (comme le gavage de puce). Leurs proches pâtissent de leur dévorant égoïsme. Ce film paradoxal est parfois aussi artificiel et monstrueux que les créatures qu'il porte à l'écran. Mais il restitue à merveille la logique arbitraire du conte : si vous n'avez jamais songé à ce que représente pour une princesse le fait d'aller vivre chez



Stanislas Merhar et Clotilde Courau dans *L'Ombre des Femmes*



Géza Röhrig dans *Le Fils de Saul*

un ogre, ce film qui sortira en juillet en donne une représentation aussi drôle qu'effrayante. (CGS)

**Saul Fia - Le Fils de Saul**, Laszlo Nemes, (Compétition internationale) **GRAND PRIX**, Hongrie 2015, 1h47 (CGS \*\*\*)

Le premier film du Hongrois Laszlo Nemes, *Le Fils de Saul* fut aussi le premier choc du Festival de Cannes. Il capte le travail dans un camp d'extermination nazi du point de vue d'un membre de Sonderkommando.

Saul Ausländer est un mort en sursis. Au dos de sa veste, une grande croix rouge. Il fait partie d'un Sonderkommando. Ce sont les «petites mains» de l'Holocauste. Celles qui font le sale boulot dans un camp d'extermination : fouiller les poches des déportés envoyés à la chambre à gaz, sortir les corps et les mener aux crématoires, récurer le sol, balancer les cendres dans la rivière. Le Hongrois Laszlo Nemes a appris son métier comme assistant de Bela Tarr (*Le Cheval de Turin*). Comme lui, il pratique le plan-séquence de manière virtuose.

Son premier film, culotté et âpre, est tourné en 35 mm, au format 1:33. La caméra ne lâche pas d'un pouce le visage fermé, inexpressif, de Saul. Comme s'il ne pensait pas, ne ressentait plus rien. Il sait que les membres de Sonderkommando sont exécutés après quelques mois. L'horreur se passe le plus souvent hors champ, ou dans le flou du plan. Elle nous parvient par la clameur de la bande-son, tissée de mille cris et chuchotements, ordres et supplications. Jusqu'au jour où, quasi miracle, un gamin ne meurt pas sous la douche. Pas tout de suite (un médecin nazi lui donnera le coup de grâce).

Pour Saul, c'est le déclic: il emploiera toute son énergie pour tenter de donner une sépulture à ce gamin. Au moins à celui-là... Si l'on part du principe que la Shoah est du domaine de l'irreprésentable, « *Le Fils de Saul* » n'a pas sa place à Cannes. Si l'on admet qu'il faut rappeler le schéma organisé de l'extermination des juifs d'Europe, « *Le Fils de Saul* » justifie sa place très haut au palmarès. (CGS)

*L'Ombre des Femmes*, Philippe Garrel, (Section « Quinzaine des Réalisateurs »), France 2015, 1h13 – Distribué en Suisse par Adok Films, sorti en Suisse le 3 juin 2015 (SDS \*\*)

Il est question d'amour, de complémentarité dans un couple, de trahison, de machisme, de mensonges et aussi de renaissance de l'amour. Edouard Waintrop, directeur artistique de la Quinzaine, directeur des Cinémas du Grütli et collaborateur free lance de Libération, parle de la « lâcheté ordinaire des hommes, l'intelligence des femmes, l'héroïsme quotidien des amoureuses, leur lucidité ». Le film, c'est tout cela, et plus encore. Pierre et Manon sont des gagnepetit : ils font des documentaires avec rien, vivent dans un appartement miteux et nouent les deux bouts comme ils peuvent. Pierre rencontre une jeune stagiaire des Archives de Paris, Elisabeth, et elle devient sa maîtresse. Elle est belle et pulpeuse, Pierre l'a dans la peau, mais il ne quittera pas, pour elle, son moineau de femme, avec laquelle il partage d'autres complicités. Un jour, Elisabeth découvre que Manon a un amant. Et elle le dit à Pierre. Pierre se sent trahi, devient détestable avec les deux femmes dans sa vie, quitte sa maîtresse, chasse son épouse. Manon et Pierre se retrouvent seuls, chacun de leur côté. À leur drame





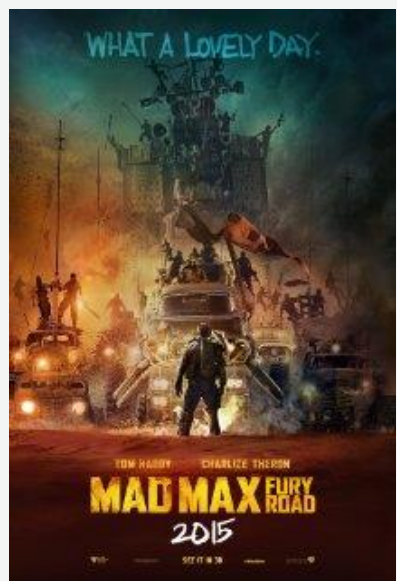
Mathieu Amalric dans *Trois Souvenirs de ma jeunesse*



Quentin Dolmaire et Lou Roy-Lecollinet dans *Trois Souvenirs de ma jeunesse*



Charlize Theron dans *Mad Max*



personnel s'ajoute l'erratique tournage d'un documentaire sur un vieux résistant, qui prétend n'avoir rien su du massacre du Vel' d'Hiv' et qui se révèle plutôt mythomane. **L'Ombre des Femmes** se déroule sur un peu plus d'un an, entremêlant les tensions et les ruptures d'un ménage à trois, au centre duquel l'homme jouit du statut d'abruti taiseux et machiste qui ne voit pas du même œil son infidélité de mâle et celle de sa femme. Ils se rencontrent à nouveau après un an de séparation. Pierre n'a guère progressé : son docu sur le résistant est encore en chantier, il a un ou deux projets ... Ils vivent seuls, chacun de leur côté.

Le réalisateur, né en 1947, enfant terrible et rebelle du cinéma, soixante-huitard pur et dur, a été étiqueté « réalisateur expérimental » (un qualificatif qui me faisait plutôt fuir !). C'est parce que son film ne durait que 73 minutes que j'ai surmonté mes préjugés. Et bien m'en a pris, ce très beau film en noir-blanc, à la mise en scène épurée et fluide, pourrait être un hommage à la Nouvelle Vague en général, et à François Truffaut en particulier. Le découpage est serré, les séquences sont parlantes même sans paroles, certaines transitions garanties par l'intervention d'un narrateur (Louis Garrel, le fils du réalisateur). Une belle leçon de cinéma, dans le choix des cadrages, de l'éclairage, dans la netteté et le calme d'une caméra posée sur un trépied et le non-recours au champ/contre-champ. C'est d'une simplicité exemplaire. (SDS)

**Trois souvenirs de ma jeunesse**, Arnaud Desplechin, (Quinzaine des Réalisateurs), France 2015, 2h02 – Distribué en Suisse par Xenix Films, sorti le 3 juin 2015 (SDS \* ; CGS \*\*)

Paul Dedalus (un personnage de James Joyce) va quitter le Tadjikistan pour Paris. Il se souvient de son enfance à Roubaix, d'une

mère démente et d'un père brutal, du lien très fort qui l'unissait à son frère et sa sœur. Il se souvient de son adolescence, d'un voyage de classe à Minsk au cours duquel il avait donné son passeport à un jeune juif russe. Il revoit les années d'études, les soirées bien arrosées entre copains, sa grande passion, pendant près de dix ans pour Esther, qui avait 16 ans lorsqu'ils se sont connus. Il revit ses études universitaires à Paris, sa rencontre avec une célèbre professeure du Bénin qui lui transmet l'amour de l'anthropologie. Split screen, chronologie éclatée, personnages qui s'adressent à la caméra, narrateur et diverses voix off, c'est un style qui rappelle la Nouvelle Vague. **Trois souvenirs de ma jeunesse** est une préquelle à **Comment je me suis disputé (ma vie sexuelle)** (1996). L'un et l'autre film offrent un vivier de jeunes talents. Le premier avait révélé Mathieu Amalric, Emmanuelle Devos, Marianne Denicourt ou encore Jeanne Balibar. Cette fois-ci, les jeunes sont Quentin Dolmaire, Lou Roy-Lecollinet, Lily Taieb, entre autres. Chaque période évoquée est introduite par les trois coups de marteau façon Desplechin : le narrateur, qui passe avec aisance de la première à la troisième personne, annonce « *Je me souviens... Je me souviens... Je me souviens...* ». Beaucoup de talent, devant et derrière la caméra, sans doute, mais pour moi un aspect figé-phrasé qui m'a tenue à distance. (SDS)

**Mad Max, Fury Road**, George Miller, (Séance Spéciale), Australie 2015, 2h – Distribué en Suisse par Fox-Warner, sorti le 14 mai 2015 (CGS \*)

« **Mad Max, Fury Road** » a passé le fun test sans peine, à Cannes en séance spéciale. Le principe du « reboot » est simple : on reprend un personnage et un univers déjà portés à l'écran et on



remet tout à zéro. Inutile d'avoir vu les premiers « **Mad Max** » avec Mel Gibson, il y a 30 ans, pour s'accrocher au récit. Il suffit de croire à la promesse d'un film qui entend démarrer en trombe, accélérer au milieu et finir plein pot. Pari presque tenu : il trouve quand même le moyen de s'engluer dans un finale emphatique lorgnant vers une suite.

Max est un ancien flic. Mais la notion d'ordre est désormais aussi rare que les légumes verts dans cette Désolation qu'est devenue la Terre post Fukushima. Et donc Max ne sert à rien. Sinon à être une poche de sang labellisée « donneur universel ». Un sang qui ravive les guerriers du despote Immortan Joe, comme le précieux lait maternel. L'humanité ou ce qu'il en reste se contente de mendier quelques gouttes d'Aqua Cola à son tyran. Celui-ci a de quoi ouvrir aussi les vannes de sa rage : son harem s'est fait la malle et il entend le récupérer fissa.

Le plaisir que suscite le film tient surtout à sa manière de faire apparaître à l'improviste des créatures, plus souvent monstrueuses que délicieuses (la découverte du harem est un modèle du genre). A 70 ans, l'Australien George Miller persiste à présenter l'existence comme une course à l'abîme en ligne droite, pied au plancher. Un monde où les mécanos sont plus importants que les intellos. Une société plus empressée d'afficher sa fascination de la mort que de cultiver son goût pour la vie. Une humanité incorrigible, prête à tout pour continuer de pomper la substance qui lui permet de continuer à foncer vers le néant. Qui donc prie cette épouse affolée ? « *Qui-conque écoute !* » La vie en plénitude, le despote au masque de mort la promet à ses fantassins quand ils auront rejoint le Valhalla (chaque spectateur saura transposer...).

Le carton final est empreint d'ironie, prêtant au premier homme

sur terre la pensée suivante : « *Où allons-nous ? A la recherche du meilleur de nous-mêmes* ». Le meilleur d'eux-mêmes, ce sont les costumiers du film qui l'ont donné, les maquilleurs, les créateurs des accessoires et des véhicules, tous déments. Sans parler des cascadeurs et techniciens qui ont réglé les poursuites hallucinantes dans le désert de Namibie.

C'est un fait : Hollywood vit à l'heure du « reboot » (il suffit de lire la liste des sorties de Fox Warner jusqu'en 2021 pour s'en convaincre !). Mais ressusciter ainsi des icônes de la culture populaire, c'est comme remuer des sables bitumineux pour en extraire du brut. C'est se priver de la liberté d'explorer de nouveaux gisements et de nouvelles énergies. (CGS)

**Mad Max, Fury Road**, George Miller, (Séance Spéciale), Australie 2015, 2h – Distribué en Suisse par Fox-Warner, sorti le 14 mai 2015 (SDS \*\*)

35 ans après le premier lancement sur grand écran de Max Rockatansky, le réalisateur George Miller remet ça. S'il n'a pas inventé le film post-apocalyptique, c'est tout comme ! Il nous entraîne dans un monde post-nucléaire où l'on se bat pour l'eau et l'essence. Où les guerriers du tyran Immortan Joe, retranchés dans la Citadelle, au sein de la montagne – à l'air fortement vicié, à en juger par leur physique glabre et blafard, sont grimés comme des squelettes ! Dans la Citadelle, on a des armes à foison ! Et de l'eau qu'on ne partage guère avec les nécessiteux, hâves et édentés, qui guettent au pied de la Citadelle. Les guerriers d'Immortan Joe se retapent en piégeant des membres relativement bien portants du no man's land désertique, et en pompant leur sang. C'est ainsi que le solitaire Max se retrouve enchaîné, transformé en poche de transfu-



**Les élues** de David Pablos



**Les mille et une nuits**, de Miguel Gomes

sion (Blood Bag), à Nux, un guerrier un peu rachitique. Et lorsque Nux se joint à un détachement de « War Boys » à la poursuite d'Imperator Furiosa, qui a pris la fuite avec 3'000 gallons d'essence et cinq jeunes femmes, les poulinières du harem du tyran, Max, enchaîné à l'avant du véhicule de Nux, se mue (en plus) en figure de proue et pare-choc humain ! Dehors, dans le Désert de la Désolation, sévissent des gangs et des sectes sanguinaires, toujours prêts à tuer pour quelques litres d'eau ou d'essence. Ce nouvel épisode consiste essentiellement en une poursuite fantastique, tout ce qu'il y a de pyrotechnique et acrobatique, un voyage en enfer, une quête vaine d'un monde meilleur. Le Max de Tom Hardy est moins fou furieux que le personnage créé par Mel Gibson. C'est un survivant qui ne fait confiance à personne, un ours solitaire, taiseux, coriace, un homme traqué par les vivants et par les fantômes de ceux qu'il n'a pas su protéger. Ce misanthrope joint pourtant les forces avec la belle Imperator Furiosa (Charlize Theron) et ses protégées. Quant à Nux (Nicholas Hoult), qui fut le gentil vampire amoureux d'une mortelle dans **Warm Bodies** (USA 2013, Jonathan Levine), il s'éprend ici de l'une des épouses du tyran. Renaissance et rédemption ne seront possibles que grâce aux femmes, voilà ce que montre le film, filmé en Namibie. (SDS)

**Les Elues**, David Pablos, (Un Certain Regard), Mexique 2014, 1h45 (CGS \*\*)

Dans la section « Un Certain regard », **Les Elues** du Mexicain David Pablos traitait d'une autre forme de corruption morale. Sous la pression de sa famille, un adolescent couche avec des filles très jeunes, leur joue la comédie du grand amour, pour mieux les séquestrer ensuite dans un bordel de Tijuana. Ses scrupules sont vite réprimés, comme si la prise de conscience n'était qu'un éter-

nement de la normalité. En alternant des plans frontaux de clients impassibles et d'une gamine maquillée, alors que résonnent les passes en fond sonore, le cinéaste traduit mieux qu'en la montrant la violence de l'exploitation sexuelle. (CGS)

**As Mil e Uma Noites - Les Mille et Une Nuits**, Miguel Gomes, (Quinzaine des Réalisateurs), Portugal, France, Allemagne, Suisse 2015, 1. **O Inquieto**, 2h05, 2. **O Desolado**, 2h11, 3. **O Encantado**, 2h05 – Distribué en Suisse par Outside the Box, sortie début septembre (CGS \*\*)

### Une Shéhérazade portugaise

Quelles images un cinéaste portugais doit-il capter au moment où son pays est saigné par l'austérité ? Comment témoigner sans rajouter à la déprime ambiante ? Quelles histoires raconter sans trahir des compatriotes presque tous appauvris ? Ces questions, le réalisateur Miguel Gomes se les pose au début de son film « Les mille et une nuits ». L'auteur de « Tabou » marie l'approche documentaire et la fantaisie des récits à la manière de Shéhérazade. Il tâtonne, exprime ses doutes, finit par trouver une forme originale. Avec l'appui de la RTS et des Suisses de Box productions, mais aussi de journalistes, il accouche d'un film fleuve de 6h20. La Quinzaine des réalisateurs l'a présenté à Cannes en trois volets.

Quand il met en scène les tractations entre le gouvernement portugais et les bailleurs de fonds, Gomes s'en remet au registre de la bouffonnerie. La dureté chronique des banquiers aurait-elle à voir avec celle qui les torture en permanence dans le pantalon, sous l'effet d'un mauvais sort ? Sur le versant documentaire, les témoignages de Portugais ordinaires donnent à voir ce qui se cache derrière la froideur des



Carmen Maura, Patrick Lapp et Lionel Baier, lors de la présentation de **La Vanité** à l'ACID (photo CGS)



Natalie Portman dans **Une histoire d'amour et de ténèbres**



**Cemetery of Splendour**, d'Apichatpong Weerasethakul

chiffres : il y a ce chômeur qui explique que, dans sa condition, on n'a plus envie d'aller à la plage ; il y a ce responsable commercial qui estime à 1500 le nombre de CV envoyés et remaniés en fonction des réponses reçues (il a fini par ne plus très bien savoir qui il est devant tous ces différents possibles de lui-même) ; il y a ce couple privé de toute aide sociale, parce que son revenu cumulé dépassait 500 euros. Un jour, la Caritas locale leur a donné de la soupe congelée. Assez pour en manger pendant un mois. Qu'ils évoquent ce souvenir avec le sourire et de la lumière dans les yeux nous prouve que ce sont eux, les véritables super-héros de l'écran cette année. (CGS)

**La Vanité**, Lionel Baier, (Section parallèle ACID), Suisse 2015, 1h15 - Distribué en Suisse par Frenetic Films, sortie le 30 septembre 2015 (CGS \*\*)

**Quand la vie fait de la résistance** - Le cinéaste suisse Lionel Baier a eu les honneurs des projections cannoises. Tourné avec Patrick Lapp et Carmen Maura dans les rôles principaux, son film **La Vanité** a été sélectionné par l'ACID (Association du cinéma indépendant pour sa diffusion).

Lapp y incarne un architecte désenchanté. Un bonnet rouge lui permet de cacher les séquelles d'un cancer en phase terminale. Il prend ses quartiers dans un motel désuet qu'il a construit dans les années 60, sur les hauts de Lausanne mais « à l'américaine ». « Vous êtes là pour le développement durable ? », lui lance le type de la réception, pensant accueillir un congressiste. En fait, c'est tout le contraire : l'architecte attend une accompagnatrice de l'association Electio. Il est prévu qu'elle lui administre les produits promis dans le cadre d'une procédure d'euthanasie active.

Rien ne se passera comme prévu. Le fils pressenti comme témoin se défaussera. L'accompagnatrice aura les traits d'une inconnue au nom ironique (Esperanza). Et, venu de la chambre voisine, un spécialiste de la petite mort tarifée s'invitera pour mettre son grain de sel. Ni mélo, ni farce noire, le film déjoue habilement les pesanteurs du sujet, sans verser non plus dans le grand guignol.

Que peut-on bâtir de durable en quelques décennies ? Le film met en écho architecture urbaine et constructions familiales. Et s'il prend acte de certains échecs, il ne manque pas de rappeler l'élan qui a animé les bâtisseurs (l'amour, le goût de l'expérimentation, l'utopie du progrès tel qu'il s'incarnait dans l'Expo 64, rappelée par des archives de Lausanne en chantier). Chaleureusement applaudi, « La Vanité » a même réussi à séduire le public le moins gagné d'avance : les adolescents d'un ciné-club alsacien qui devaient a priori assister à une autre séance...

« Je ne voulais pas réaliser un sujet tire-larmes », commentait en public Lionel Baier à l'issue de la projection. « Ce qui me fascine en Suisse, c'est la manière méthodique dont on organise en parallèle le monde des vivants et le monde des morts. On sait bien que la vie résiste par tous les moyens possibles. Et dans le traitement d'un tel sujet au cinéma, c'est toujours bien de faire un pas de côté : on voit mieux les choses ».

Pour éviter une approche naturaliste, le cinéaste a tourné presque entièrement en studio, en août (alors que le film se déroule sous la neige des Fêtes de Noël) : « Ce parti-pris d'artificialité a été décidé très tôt. J'avais envie d'essayer le studio. Cela permet de construire un lieu un peu irréel et de décaler la gravité du sujet ».

« Ce tournage a été un véritable enfer. En comparaison, les rap-



ports de Klaus Kinski et de Werner Herzog, c'est de la blquette ! », confessait de son côté le pince-sans-rire Patrick Lapp. « *Lionel Baier est un tyran qui dort peu, mais vite : il passe ses nuits à réécrire le texte pour le lendemain, ce texte que j'avais déjà tellement de mal à mémoriser. En tout cas, s'il se permettait de me proposer un rôle dans son prochain film, je le dis devant tout le monde : j'accepte !* »

**A Tale of Love and Darkness - Une Histoire d'Amour et de Ténèbres**, Natalie Portman, Israël 2015, 1h35 (CGS \*)

Cannes adore les films réalisés par des comédiens passés derrière la caméra. Pas surprenant, donc, qu'il ait fait bon accueil (en séance spéciale) au premier long métrage de l'actrice israélo-américaine Natalie Portman. A 33 ans, celle-ci n'a pas eu froid aux yeux : **Une histoire d'amour et de ténèbres** adapte le roman autobiographique du grand écrivain Amos Oz. Et Natalie Portman incarne rien moins que la mère de l'écrivain, qui mit fin à ses jours à l'âge de 38 ans.

Autant l'écrire tout de suite : le film n'est pas toujours à la hauteur du matériau littéraire dont il s'inspire. Une approche trop frontale du texte, des visions ou des flash-backs exagérément stylisés amoindrissent la portée de ce témoignage. Mais le récit captive de bout en bout, par sa manière de lier petite et grande histoire. C'est à Amos enfant que le film fait la part belle. Il traduit le bonheur d'avoir été aimé par sa mère et d'avoir hérité de son père l'amour des mots. Il rappelle l'es-pérance immense des pionniers. Dans l'euphorie de 1947, le gamin s'entend dire : « *Maintenant que nous avons notre Etat, tu ne seras plus jamais brutalisé parce que tu es juif* ». Amos Oz voit les Juifs et les Palestiniens comme les « *deux enfants d'un même père*

abusif » (l'Europe), pas capable de se conduire en alliés, voyant même dans le visage de l'autre les traits du père abusif (le colon humiliant les Arabes ou le nazi exterminateur). Même s'il a perdu sa mère, Bovary juive morte de n'avoir pas vu ses rêves se réaliser, l'écrivain l'analyse avec philosophie : « *Un rêve réalisé est un rêve décevant* ».

□□□□

### Quelques films qui ont marqué les sections parallèles

Deux titres survolent la mêlée : le foisonnant **Les mille et une nuits** du Portugais Miguel Gomes (voir plus haut) et le merveilleux **Cemetery of Splendour** du Thaïlandais Apichatpong Weerasethakul. Bizarrement privé de compétition, le cinéaste d'**Oncle Boonmee** se glisse au chevet de militaires chroniquement endormis dans un hôpital de campagne. Ses fenêtres sont ouvertes sur une nature luxuriante. La nuit, au chevet des malades, des néons changent de couleur au gré d'une luminothérapie mystérieuse. Une femme medium prétend entrer en contact avec leur subconscient pour rassurer les proches. Une handicapée s'entiche d'un soldat. Elle se surprend à dialoguer et à manger des fruits avec des princesses défuntes. Parcouru d'un humour délicat, le film arpente des palais évanouis dans les lianes et les feuillages. Il revisite comme un songe délicieux l'enfance du cinéaste (fils de médecins). Hypnotique !

Invité pour la première fois en sélection officielle à Cannes, le cinéma d'Ethiopie a reçu un accueil émouvant pour **Lamb** (Yared Zeleke (Un Certain Regard, Ethiopie, France, Allemagne, Norvège 2015, 1h34)). Avec une efficace simplicité, Yared Zeleke suit dans ce premier film un enfant placé par son père chez des parents éloignés, à la montagne. Le gamin a pour confidente une brebis qu'il dorlote. Mais sa famille



**Lamb** de Yared Zeleke



**Masaan**, de Neeraj Ghaywan



**L'Étage du dessous**, de Radu Muntean



**Le Trésor**, de Corneliu Porumboiu

d'accueil n'attend que la fête de la Croix (Meskel) pour en faire un ragoût. En résulte un de ces récits qui allie limpidité du trait et acuité documentaire, à la manière des premiers Kiarostami, où les enfants doivent redoubler d'imagination pour échapper au diktat des adultes. **Lamb** aura la chance de rencontrer un public en Suisse grâce au distributeur Trigon (sortie le 30 septembre).

Autre film remarqué de la section « Un Certain Regard » qui connaîtra une sortie fin juin dans notre pays, **Masaan** de l'Indien Neeraj Ghaywan s'attaque aux archaïsmes d'une société toujours marquée par les castes et l'interdit des relations sexuelles hors mariage. Deux étudiants en informatique subissent l'humiliation d'une descente de police à l'hôtel où ils

étaient descendus. Soumise à un chantage, la fille trouvera la force de résister et de faire des choix vers l'émancipation.

Les distributeurs suisses feraient bien de s'intéresser à deux contes moraux roumains très réussis. Dans **L'étagé du dessous**, Radu Muntean accompagne le cas de conscience d'un homme qui pense avoir croisé le meurtrier de sa voisine, mais rechigne peut-être à perpétuer les réflexes de délation hérités de l'époque communiste. Enfin, Corneliu Porumboiu nous amuse beaucoup avec la quête improbable d'un magot soi-disant enfoui sous terre, dans sa comédie **Le Trésor**. (CGS)



Suzanne Déglon Scholer, enseignante, chargée de communication PromFilm EcoleS, [Christian Georges](#), collaborateur scientifique de [www.e-media.ch](http://www.e-media.ch) / mai-juin 2015